

ANOUCHKA LABONNE

LA DERNIÈRE PROVINCE

1. LE MANOIR ARCHENIAS

voy'[el]

AVERTISSEMENTS

Ce roman présente des scènes qui peuvent heurter la sensibilité d'un public non averti.

Ainsi, sont évoqués ou représentés :

- violences physiques, psychologiques et sexuelles
- prostitution notamment de mineurs
- propos et comportements racistes

Merci de votre attention et bonne lecture à toutes et tous !

Le gamin se fraye un chemin entre les passants qui poussent des exclamations choquées. Craignant pour la propreté de leurs vêtements, certains s'écartent sur son passage et s'époussettent en pestant. D'autres secouent la tête d'un air désolé ou fâché. Le gamin, lui, file, une miche de pain aux mûres des marais nichée sous son bras.

Sa tignasse crasseuse lui tombe à demi dans les yeux alors qu'il se précipite dans une nouvelle ruelle.

« Arrête-toi, sale petit rat ! »

Le gosse ne se retourne pas pour regarder qui a crié. Il sait que deux carabiniers le poursuivent. Il sait aussi qu'ils ne tireront pas pour un peu de pain. Mais s'ils parviennent à l'attraper, il est bon pour la maison de redressement.

L'odeur des mûres des marais caramélisées lui chatouille les narines. La faim fait grogner son ventre. Le bruit des bottes derrière lui se fait plus pressant, il accélère.

LE NEUVIÈME ÉCUSSON

Sao releva lentement la tête, mais le deuxième coup de matraque ne tomba pas. Le régisseur était déjà passé à l'inspection d'une autre « marchandise ». Les hommes et les femmes alignés à côté de Sao ne bronchaient pas, peu désireux de connaître le même sort que leur camarade d'infortune. Comme toujours dans ce genre d'enchères, les lots à vendre étaient presque tous des Uriés, comme lui. Des indigènes à la peau cuivrée, aux pommettes saillantes et aux yeux sombres et bridés ; des hommes et des femmes réduits en esclavage par un envahisseur arrivé sur leurs terres plus de cinquante ans auparavant. Comme ses camarades, Sao avait subi avant le début de l'enchère l'habituelle tonte de ses cheveux noir de jais. C'était pour, disait-on, éviter la propagation des parasites et ne pas gêner les esclaves dans leurs travaux. Cela les empêchait surtout de les tresser selon la mode traditionnelle, entrelacés de laines teintées et de perles de bois et d'os. Les hommes et les femmes qui travaillaient sur les plantations de céréales, choisis pour leur carrure robuste, étaient systématiquement soumis à ce traitement. On était souvent plus conciliant avec ceux destinés aux travaux domestiques : après tout, leur apparence physique ne devait pas jurer avec la décoration intérieure.

Juché avec ses camarades sur une estrade, un pagne couvrant ses parties intimes pour tout vêtement, Sao tâchait de garder la tête droite. Regardant loin devant, il attendait le moment où l'acheteur le plus offrant remporterait la mise et le ferait expédier chez lui comme un simple paquet. Ce n'était pas sa première enchère, mais sa petite ruade du début – celle qui lui avait valu un coup de matraque – n'allait pas aider à accélérer la vente. Il savait qu'il devait faire profil bas, se laisser manipuler comme un bovin placide, mais le régisseur l'avait saisi par le cou pour le placer en rang avec les autres esclaves, et Sao

n'avait pu retenir un geste instinctif de défense. L'homme à la matraque n'avait pas manqué de le lui faire payer.

Sao s'était pourtant juré qu'il se tiendrait bien. Trop de fois, son tempérament impulsif l'avait conduit sur cette estrade, sous le regard aiguisé des intendants des propriétaires terriens venus compléter leur cheptel de travailleurs indigènes. Témoins de ses nombreux renvois, les écussons tatoués sur son avant-bras, juste sous son matricule, s'étendaient jusqu'au creux de son coude. Chaque nouvelle marque faisait baisser sa valeur ; et s'il pouvait se réjouir de faire perdre leur argent à ceux qui avaient investi dans sa personne, il devait bien constater que chaque nouvelle place était pire que la précédente. Et plus la place était mauvaise, plus Sao avait de raisons de perdre son calme et de commettre une faute et donc d'être revendu. S'il n'était pas acheté par un riche particulier à cette enchère-ci, il était bon pour le chantier public. Il frissonna à cette pensée.

C'était le dernier endroit où un esclave pouvait souhaiter se retrouver : on n'envoyait dans ce service que les plus rétifs d'entre eux, mêlés avec les criminels condamnés aux travaux forcés. Là, esclaves et forçats passaient des journées interminables à creuser, piocher, porter, entasser, pour fournir le matériau des constructions de l'empire. Tout cela pour un seul repas par jour, très peu d'eau, et des conditions de repos à peine humaines. Le plus souvent, les esclaves étaient envoyés au chantier public pour une période limitée avant de regagner leur place sur la propriété de leur maître. Il s'agissait là d'une punition redoutée, et la simple menace d'une semaine de chantier suffisait souvent à calmer les esprits rebelles.

Sao réprima l'envie de cacher son bras derrière son dos. Sous trois de ses écussons, des points avaient été tatoués : un pour chacun de ses passages au chantier. Tenter de les dissimuler ne servait à rien, son pédigrée serait annoncé lorsque viendrait son tour d'être vendu.

Il fallait à tout prix qu'il soit acheté par un particulier. S'il finissait ses jours au chantier, Sao était certain de connaître une mort prématu-

rée et douloureuse. L'espérance de vie des esclaves là-bas était de seulement quelques années tant les accidents y étaient nombreux et les conditions difficiles. Sao espérait vraiment que son écart de conduite au début de l'enchère ne l'avait pas condamné à un tel sort.

Prenant une inspiration discrète, il carra un peu plus les épaules, essayant de se distinguer parmi la petite douzaine d'Uriés qui se tenaient presque nus sur l'estrade. Dans une autre salle, des femmes et des hommes moins solides devaient être vendus pour d'autres tâches : les travaux domestiques, l'artisanat, le plaisir... Les acheteurs qui se pressaient devant Sao et ses compagnons étaient pour la plupart des intendants de domaines agricoles, venus au nom de leurs employeurs pour choisir la main d'œuvre. Lorsque les propriétaires en personne étaient présents, ils n'affichaient que peu d'intérêt pour l'enchère, préférant discuter entre eux en laissant leurs employés gérer le reste. Colons ou descendants de colons fréaniens, ils n'avaient aucun respect pour le peuple que leurs aïeux avaient asservi des décennies plus tôt et s'abaissaient rarement à interagir avec les Uriés. Depuis que la péninsule d'Uria, renommée Province 47 par l'empire de Fréane, avait été colonisée, elle était entre les mains de ces hommes et ces femmes avides de richesse qui avaient quartier libre quant à la façon de traiter les indigènes. Parmi les esclaves, il se murmurait pourtant que dans le reste de l'empire il était interdit de posséder un être humain. Sao n'avait jamais su s'il devait le croire.

« Matricule SO56349 ! » cria soudain le régisseur.

Sans qu'on eût besoin de le lui demander, Sao avança d'un pas sur l'estrade. Le commissaire-priseur récita son texte d'une voix lasse, le même que pour tous les pauvres bougres qui étaient exposés là.

« Le lot suivant est un individu mâle de vingt-sept ans, en excellente santé, ayant servi dans huit exploitations. Excellente acquisition pour la reproduction. Mise à prix, mille frémars. »

Sao eut du mal à retenir une grimace. Mille frémaks, c'était très peu. Le prix d'un cheval, tout au plus. Il gonfla le torse et prit un air neutre. Il avait beau excrécer ces enchères, il lui faudrait subir celle-ci encore, et espérer être acheté. Sans quoi, l'administration de la province dédommagerait son précédent propriétaire de huit-cents frémaks, et il finirait ses jours au chantier public. Il se jura que si quelqu'un l'achetait, il ne ferait plus de vague. Même s'il lui fallait subir les pires traitements et se taire lorsque ses camarades étaient malmenés ; il ne pouvait plus courir le risque de se faire envoyer au chantier.

Dans la salle, les mains tardaient à se lever pour surenchérir. Certains intendants s'approchaient de Sao pour regarder ses marques : les points et le nombre d'écussons sous son matricule leur tiraient tour à tour une grimace ou un haussement de sourcils sceptique. Malgré tout, sa musculature, légèrement plus imposante que celle de ses compagnons d'infortune, semblait en intéresser quelques-uns. Lorsqu'une première main se leva, sans enthousiasme, Sao laissa échapper un discret soupir de soulagement.

« J'ai mille cent frémaks ici, est-ce que j'ai mille deux cents ? »

Les autres acheteurs semblaient indifférents. L'intendant qui avait levé la main, un gros monsieur avec une moustache brune ne paraissait pas s'inquiéter qu'on lui vole son occasion. Au premier rang, une intendante au regard sévère sembla hésiter un instant, puis secoua la tête pour elle-même. Une autre main se leva enfin. Au fond de la salle, un jeune homme avec un chapeau haut de forme orné de perles et de plumes de paon écoutait avec attention une vieille domestique qui chuchotait dans son oreille.

« Le monsieur avec le beau chapeau dit mille deux cents, est-ce que j'ai plus ? » demanda le commissaire qui sembla retrouver un peu de vigueur.

Le moustachu se renfrogna et leva à nouveau la main.

« Mille trois cents, est-ce qu'on va s'arrêter là ? »

Le jeune homme leva encore la main, en montrant deux doigts.

« Mille cinq cents, est-ce que je vais avoir mille six cents ? »

Le premier acheteur soupira mais ne surenchérit pas. Sao entendit quelqu'un murmurer que c'était beaucoup trop cher payé pour un esclave avec autant d'écussons. Le commissaire-priseur conclut la vente.

« Mille cinq cents une fois, deux fois. Adjugé pour le monsieur avec le chapeau. »

Sao recula d'un pas, permettant à l'esclave suivante de se mettre en avant sur l'estrade. La tête lui tournait légèrement. Il n'irait pas au chantier. Pas cette fois. Il regarda son nouveau maître, essayant de deviner quel genre d'ennuis celui-ci pourrait bien lui causer, mais l'homme au chapeau s'éloignait déjà avec sa domestique.

Lorsque l'enchère fut terminée, on fit descendre les Uriés de l'estrade et chacun fut conduit à son nouveau propriétaire. La vieille domestique vint récupérer Sao et s'occupa de vérifier la paperasse pour son employeur. Elle relut avec attention les informations mentionnées, l'acte de vente et l'historique inscrit près du matricule.

« Huit maisons différentes, dit-elle en le guidant vers la petite porte qui menait au local des tatoueurs. Vous atteignez des records, jeune homme. »

Surpris de se faire adresser la parole ainsi, Sao resta muet. La vieille lui lança un regard agacé. Il se mit à la file et attendit que l'un des trois tatoueurs qui s'activaient sur les esclaves vendus puisse inscrire sa nouvelle marque. Devant lui, Sao reconnut certains de ses camarades de l'estrade, mais il y avait aussi des esclaves destinés à d'autres travaux, identifiables au simple fait qu'ils n'étaient pas vêtus seulement d'un pagne. Parmi eux, quelques hommes et femmes originaires d'autres provinces, les cheveux teints, portaient des tenues suggestives en mousseline presque transparente. L'un d'entre eux, un garçon d'une quinzaine d'années aux cheveux vert foncé, était en train de se faire tatouer dans le creux des reins, comme il était d'usage pour les esclaves de plaisir. Sao réprima une grimace.

L'union des corps pratiquée sous la contrainte était un tabou capital pour les Uriés ; celles et ceux qui s'en rendaient coupables faisaient offense aux dieux. Aucun Urié n'aurait pu être contraint à ce type de besogne, préférant la mort à ce déshonneur. Sao détourna les yeux.

Quand son tour arriva, la domestique montra un modèle de l'écusson de sa maison au tatoueur qui l'exécuta avec rapidité et précision ; l'acte était devenu tellement habituel pour Sao qu'il grimaça à peine sous la brûlure de l'aiguille. Il fut ensuite conduit dans une pièce où il récupéra un sac de jute avec quelques effets de toilettes et de quoi se vêtir. Il enfila un pantalon de toile gris foncé, un maillot de corps beige, une veste bleu marine et de grosses chaussures de cuir noir ; les mêmes vêtements distribués à chaque enchère, alors que les effets personnels qu'il pouvait acquérir auprès de ces précédents maîtres étaient toujours confisqués. Un esclave n'avait de toute façon pas besoin de posséder quoi que ce fût.

Lorsqu'il sortit enfin des halles, la vieille s'adressa à lui, les yeux rivés sur les documents de vente.

« Saomara Otehe, dit-elle, c'est ainsi que l'on doit vous appeler ?

— Matricule SO56349, madame, répondit l'intéressé d'une voix monocorde.

— Allons, c'est une petite maison, vous n'aurez pas besoin de ce numéro. Qu'est-ce que ce sera ? Otehe ? Saomara ?

— Sao, pour faire court..., madame, ajouta-t-il en se rappelant que malgré son étonnante familiarité, cette femme restait sa supérieure.

— Très bien, Sao. Vous êtes au service de monsieur Friedhelm Archenias désormais. Sa propriété n'est pas très grande, mais nous avons besoin d'un gars robuste pour entretenir les extérieurs et effectuer des réparations dans le manoir. Vous serez aussi affecté à certaines tâches domestiques, et naturellement vous devrez obéir aux exigences de votre maître, quelles qu'elles soient. J'ai vu à vos vilaines marques que l'obéissance n'est peut-être pas votre point fort. »

Sao baissa les yeux : nier aurait été une forme d'insolence qu'il ne pouvait se permettre. La domestique continua.

« Je suis madame Rouva. Je suis l'intendante du manoir. C'est auprès de moi que vous prendrez vos ordres, à moins que monsieur ne vous ordonne directement, bien entendu.

— Très bien, madame.

— Nous allons prendre la voiture avec monsieur. Savez-vous conduire ?

— Non, madame.

— Eh bien il me faudra vous apprendre. Vous allez vous asseoir près de moi. Monsieur Archenias nous attend. »

Sao n'était pas sûr d'avoir bien entendu. Apprendre à conduire, lui ? Dans quel but un simple esclave de labeur aurait-il besoin de savoir conduire ?

Il n'eut pas le temps de se poser plus de questions, car déjà madame Rouva s'arrêtait devant une voiture un peu défraîchie dont les nombreux tuyaux d'échappement en cuivre auraient mérité d'être lustrés un peu. Dans l'habitacle, Sao aperçut la silhouette chapeauté du maître qui avait déjà pris place à bord. L'intendante grimpa sur le banc du conducteur et retira de dessous une casquette ornée de grosses lunettes qu'elle positionna soigneusement sur ses yeux. Le visage à moitié mangé par les lentilles énormes et le chignon gris dissimulé sous le couvre-chef râpé, la vieille n'en garda pas moins son air sérieux lorsqu'elle fit signe à Sao de la rejoindre. Celui-ci s'installa près d'elle, son baluchon sur les genoux, essayant de se faire petit malgré ses larges épaules.

Madame Rouva actionna un levier et un jet de vapeur suivi d'un sifflement rauque jaillit des tuyaux crasseux qui couraient le long de la carrosserie. Elle tourna ensuite un bouton et, appuyant sur une pédale, elle saisit le volant et démarra. Sao était déjà monté en voiture de nombreuses fois, principalement à l'arrière de grosses remorques avec ses camarades d'infortune, mais il n'avait jamais observé de si près leur

fonctionnement. Il fallait dire que jamais il ne s'était imaginé qu'il aurait un jour l'opportunité d'être aux commandes. Cette idée lui coupait le souffle. Le véhicule était un modèle un peu daté – la voiture de son précédent maître ne dégageait pas tant de vapeur et cahotait moins sur la route – mais il allait à bonne allure et Sao se demandait quelle sensation cela lui ferait le jour où il serait au volant. Peut-être ne devait-il pas trop y penser, l'intendante n'avait fait qu'évoquer cette idée en passant, cela n'avait rien eu d'une promesse. On n'avait rien à promettre aux esclaves, de toute façon.

Alors qu'elle conduisait, madame Rouva expliquait à Sao comment fonctionnait le véhicule, et aussi comment se passait la vie au manoir.

« Je suis intendante, mais pas comme vous l'entendez sûrement. Je ne gère pas d'esclaves. À part vous, bien sûr. Monsieur Archenias a juste quelques employés à son service, tous libres : un linge, une cuisinière, un maître jardinier – vous travaillerez surtout avec lui, il va bientôt prendre sa retraite – et moi-même. Je vous les présenterai en temps voulu. »

Sao acquiesçait et répondait « Oui madame ». Il avait peine à croire ce qu'il entendait. Une maison où il serait le seul esclave. Une intendante qui l'appelait par son prénom. Cela semblait trop beau pour être vrai.

« Nous allons arriver, dit soudain madame Rouva, quand j'arrêterai la voiture, vous descendrez et ouvrirez la portière pour votre maître. Montrez-vous respectueux, ne le regardez pas dans les yeux, baissez légèrement la tête. C'est bien compris ?

— Oui madame.

— Bien, c'est bien. »

La voiture s'arrêta et Sao bondit de son siège. Il contourna le véhicule pour se positionner du côté de l'entrée du manoir et, d'un geste fluide, ouvrit la portière. Suivant les instructions de la vieille femme, il ne vit passer de son nouveau maître qu'une paire de bottes de cuir qui lui montaient jusqu'au-dessous des genoux et dont les motifs

élégants comprenaient des inclusions de cuivre et de toiles de lin coloré. Quand monsieur Archenias l'eut suffisamment dépassé, Sao referma la portière et attrapa son sac de jute sur le banc. Il aperçut un domestique qui attendait sur le perron. Alors que le maître des lieux disparaissait à l'intérieur du manoir, Madame Rouva indiqua à Sao de la suivre.

Empruntant une petite allée de graviers, ils contournèrent le manoir, une grande bâtisse rectangulaire à la mode fréanienne construite sur le modèle des demeures bourgeoises de la capitale. Ses trois étages s'élevaient en un seul gros bloc percé de fenêtres aux linteaux sculptés. Il y avait quelque chose d'agressif dans cette architecture coloniale, imposante et symétrique, sans surprise. Seule la qualité de la pierre et des discrets bas-reliefs aux motifs organiques donnait un peu d'élégance à ce bâtiment qui semblait avoir poussé là du jour au lendemain, comme une plante sans racine. Des parterres de fleurs sauvages ornaient l'allée qui les conduisit à une petite porte de service.

L'intendante poussa l'épais panneau de bois et ils arrivèrent dans un vestibule étroit et lambrissé au bout duquel une porte était à demi masquée par un escalier de bois clair en colimaçon. L'intendante le gravit et Sao la suivit. Au premier étage, le palier s'ouvrait sur un couloir plus large, garni de tapisseries aux tons chauds et d'un parquet presque entièrement recouvert de tapis richement décorés. Plusieurs appliques en laiton éclairaient les murs d'une lueur orangée, chacune disposée près d'une porte en bois sculpté. Une ouverture plus large donnait sur l'escalier principal, que les domestiques n'empruntaient pas, juste en face d'une sorte de porte en fer forgé.

« À cet étage, expliqua madame Rouva, se trouvent la bibliothèque, le bureau, un petit salon, et les chambres d'invités. Pour l'essentiel de vos fonctions, vous n'aurez pas à venir ici, sauf lorsque le maître vous convoquera, bien sûr. »

Elle balaya le couloir d'un geste de la main rapide, signifiant à Sao qu'il n'avait pas besoin d'en savoir plus. Poursuivant l'ascension, elle guida Sao vers le couloir de l'étage supérieur, qui était tout aussi décoré que l'autre, mais plus large encore.

« Cet étage est réservé au maître : ses salles de sport et son atelier ainsi que sa chambre avec ses commodités s'y trouvent. Là encore, il y a très peu de chances que vous deviez y venir. »

Sao acquiesça en silence. Il remarqua la même porte en fer forgé, au milieu du couloir, en face de l'escalier principal. Profitant d'avoir une interlocutrice qui semblait patiente, il l'interrogea à son sujet.

« Ah, c'est l'ascenseur. Vous n'aurez pas le droit de l'emprunter, bien évidemment. En revanche, il vous faudra parfois l'entretenir. Y entendez-vous quelque chose en mécanique ?

— J'ai quelques bases, madame.

— Monsieur Grams, notre jardinier, vous expliquera. Ce n'est pas très compliqué, vous verrez. »

Sans lui laisser le temps de répondre, elle l'entraîna au troisième et dernier étage. Il s'agissait en fait des combles. Là, pas d'ascenseur ni de grand escalier, et encore moins de tapisseries aux murs. Seulement des petites portes de bois clair dans un couloir étroit et lambrissé parcouru d'un tapis en grosses fibres de lin, qui rappelait le vestibule par lequel madame Rouva et Sao étaient entrés. Bien que spartiate, l'endroit semblait propre et sain et sentait bon l'essence de pin.

« C'est ici que vous logerez. Votre chambre est tout au bout, là-bas. Les employés libres sont de ce côté-ci. Mais vous pourrez emprunter le couloir en même temps que nous, naturellement. Nous n'allons pas nous embarrasser des manières compliquées des autres maisons. »

Abasourdi, Sao se laissa guider jusqu'à une porte qu'il ouvrit et derrière laquelle il découvrit une minuscule chambre dans le même ton que le couloir, équipée d'un lit et d'une petite table sous laquelle était rangé un tabouret. Dans un coin du côté de la porte, un cabinet de toilette offrait le luxe d'un lavabo avec robinet. La faïence était un peu ébréchée, mais la vasque était propre et il n'y avait aucune trace de fuite sur les murs ou le sol de la chambre.

« Vos latrines sont de ce côté du couloir », dit madame Rouva en désignant une porte à l'extérieur de la chambre.

Sao franchit la distance en deux pas et observa avec curiosité cet espace que l'on avait désigné comme le sien. Dans la pièce d'à peine un mètre carré, un simple trou au sol dans un coin permettait d'évacuer ses besoins naturels. Une manette à côté intrigua Sao, mais il n'eut pas besoin de poser de questions car l'intendante expliqua :

« Vous ne connaissez pas ce système sans doute. Ce levier-ci dirige l'eau directement dans le trou, pour nettoyer les déjections. »

Elle désigna une grille fixée par des gonds à côté du trou et qui pouvait s'abaisser et se lever.

« Pour la douche, baissez la grille, et actionnez cet autre levier, plus haut. Attention à ne pas vous tromper surtout. »

Cette mise en garde la fit presque sourire, mais elle poursuivit sérieusement. Il y avait là un manche à racler et d'autres instruments pour l'entretien de ses sanitaires. Il serait seul responsable de leur propreté. Il n'y aurait de l'eau chaude qu'une seule fois par semaine. Elle lui indiqua enfin une autre pièce dans le couloir, du côté des domestiques libres, marqué par une pancarte avec un symbole rouge.

« Notre bain de pierres chaudes. Le maître vous autorise à un bain de chaleur par mois. Nous verrons plus tard le calendrier. Rappelez-vous juste qu'après votre passage vous devrez nettoyer intégralement le bain, c'est entendu ?

— Oui, madame.

— Bien, je vous laisse prendre possession de votre chambre. Naturellement, la vôtre n'a pas de clé. »

Elle montra une horloge dans le couloir, la seule décoration avec les appliques en zinc.

« Rejoignez-moi dans le vestibule du rez-de-chaussée dans dix minutes.

— Entendu madame. »

L'intendante disparut dans l'escalier, et Sao poussa enfin un soupir incrédule. Il avait entendu parler de maisons où les esclaves n'étaient pas traités comme des bêtes de somme, mais il n'aurait jamais imaginé qu'un jour il en intégrerait une. Les esclaves comme lui, que l'on em-

ployait à effectuer les travaux difficiles dans les champs ou les carrières, n'étaient jamais mélangés au personnel de maison. Le plus souvent, ils dormaient tous dans un dortoir immense et partageaient des sanitaires communs à la limite de l'insalubrité.

Sao rentra dans sa chambre et regarda autour de lui. La pièce était à peine plus grande qu'un placard, mais elle n'était rien que pour lui. Avait-il déjà dormi dans un espace qui lui était réservé ? À part les fois où il avait passé plusieurs jours à l'isolement pour s'être montré indiscipliné, il n'en avait pas souvenir. La tête lui tournait presque à l'idée de goûter au luxe d'un espace privé, et il aurait pleuré de joie s'il n'était pas retenu par la crainte que tout ceci puisse lui être repris du jour au lendemain. Il devait rester sur ses gardes, il n'avait pas encore tout vu. Surtout, il n'avait pas encore rencontré le maître.

Chassant cette pensée de son esprit, il vida son sac de jute sur le petit lit. Un peigne de bois, un pain de savon grossier, une brosse à dents et un pot de poudre à laver, une serviette trop petite pour se la nouer autour de la taille, une paire de chaussettes et un caleçon court de rechange. C'était toujours la même chose, mais cette fois-ci, il avait un endroit où il pouvait les entreposer proprement, au lieu de tout fourrer dans le sac et de le coincer sous sa couche. Il déposa le savon, le peigne, la brosse à dents et la poudre sur le rebord du lavabo, et suspendit la serviette à un clou juste à côté. Les sous-vêtements trouvèrent une place dans le tiroir de la petite table, et le sac de jute fut accroché au pied du lit. Ses gestes étaient méthodiques, presque révérencieux, comme pour savourer le plaisir d'occuper l'espace tant qu'il le pouvait.

Quand tout fut en ordre, Sao fit couler un peu d'eau et s'en aspergea le visage. Elle était froide, mais il n'y prêta pas attention ; elle ne coulait que pour lui.

UN MAÎTRE

Lorsque Sao rejoignit l'intendante au rez-de-chaussée, celle-ci acheva de lui faire faire le tour du propriétaire. Elle lui indiqua rapidement le grand salon, la salle à manger et le jardin d'hiver ; autant d'endroits qu'il fréquenterait assez peu, sauf peut-être pour quelques tâches d'entretien des systèmes de chauffage ou d'éclairage.

L'essentiel de la visite fut consacré à la cuisine. Cette pièce immense était carrelée du sol au premier tiers du mur et servait aussi de salle de repos pour le personnel. Un complexe système de clochettes et de sifflots à vapeur était relié aux différentes pièces de la maison, permettant au maître de solliciter les services des domestiques à tout moment. Sao était comme hypnotisé par les petits objets de cuivre luisants, les tuyaux qui disparaissaient dans les murs après les avoir parcourus dans un enchevêtrement de métal. Madame Rouva lui en expliqua le fonctionnement, sans prendre le temps de s'assurer que l'esclave arrivait à suivre son débit de parole, et Sao se contenta de retenir qu'il devait se présenter au lieu indiqué lorsqu'on le lui dirait, que ce soit de vive voix ou via ce système d'alarme. Les clochettes correspondantes à la pièce d'où venait l'appel étaient marquées d'un symbole en plus d'un nom en toutes lettres, ce qui l'arrangeait bien puisqu'il ne savait pas lire.

« Encore une chose à laquelle nous devons remédier », avait dit madame Rouva avec un claquement de langue agacé lorsque Sao lui fit part de ce problème.

Sao ne savait pas trop en quoi lire pourrait bien lui être utile pour servir son nouveau maître, mais il se réjouissait d'avance d'acquérir cette nouvelle compétence, dont l'apprentissage était refusé à la majorité des esclaves uriés.

L'intendante lui expliqua que tout le personnel prenait ses repas ensemble en cuisine et que, pour simplifier l'organisation de l'emploi du temps, il serait autorisé à manger en même temps que les autres.

« Trois repas par jour, à cinq heures, onze heures trente, et dix-huit heures », lui dit-elle.

Sao s'étonna que le maître mangeât si tôt, mais avec un sourire indulgent, l'intendante lui fit remarquer que la domesticité mangeait avant monsieur Archenias, pour ne pas bâcler le service. Cela lui sembla une excentricité particulière, mais il se dit qu'il n'avait jamais côtoyé le personnel libre d'une maison. Peut-être que seuls les esclaves de main-d'œuvre mangeaient les restes une fois que tout le monde était couché.

Alors que Sao admirait les casseroles de cuivre suspendues au mur, une jeune femme d'une vingtaine d'années à la peau ébène et aux longs cheveux coiffés en fines tresses entra par la petite porte qui donnait sur le garde-manger. Elle avait les bras chargés d'un sac de tubercules.

« Oh ! dit-elle en voyant Sao et madame Rouva, il me semblait bien que vous étiez rentrée ! »

Elle déposa ses tubercules sur le plan de travail et tendit une belle main fine à l'esclave. Celui-ci jeta un regard hésitant vers l'intendante avant de serrer la main de la jeune femme d'une poignée faible.

« Bienvenue, dit-elle avec un grand sourire. Je suis Emeris, c'est moi qui suis en charge de la cuisine. »

Elle relâcha la main de Sao et celui-ci la regarda, la bouche béante, incapable de savoir comment il était censé se comporter dans une telle situation. Emeris émit un léger rire et ce fut la vieille femme qui prit la parole.

« Merci pour cette introduction, je vous présente Sao. Il n'est pas très habitué aux usages de notre maisonnée.

— Pardonnez-moi, bafouilla l'esclave. Je suis honoré d'être au service de cette maison, madame.

— Tu ne vas pas m'appeler madame ! s'exclama la jeune femme en nouant ses tresses en un chignon. Tu peux m'appeler...

— Mademoiselle Emeris, coupa l'intendante, cela conviendra très bien. »

Comme si cette première rencontre avait donné l'alerte, les autres membres de la domesticité firent leur entrée dans la cuisine, chacun

à leur tour. Il y eut d'abord monsieur Grams, le jardinier, qui réserva à Sao un accueil tout aussi aimable que celui de la cuisinière. Il était un peu voûté, avec des cheveux blancs et un fort accent de la Province Mère, dont il était originaire. Lorsqu'il se fut présenté, il s'installa à la table autour de laquelle les domestiques avaient l'habitude de se réunir. Sortant une pipe de son veston, il entreprit de la bourrer de tabac tout en conversant avec la cuisinière de ce qui poussait dans le jardin. Il s'agissait plus d'un monologue que d'une conversation, mais la jeune femme souriait tout en épluchant ses tubercules. Sao resta planté debout, attendant le signal de l'intendante pour la suite, lorsqu'une dernière personne franchit la porte, manquant de le faire sursauter de stupeur. Il crut d'abord qu'Emeris se trouvait à deux endroits à la fois. Il lui fallut quelques secondes d'observation éberluée pour constater que c'était un jeune homme qui venait d'entrer, les bras chargés d'une pile de torchons propres. Il avait la même peau très sombre, les mêmes cheveux tressés, le même visage aux traits fins. Ses yeux, du même vert, étaient en revanche emplis d'animosité et de dédain.

« Ah ! s'exclama madame Rouva, voici le dernier membre de notre petite compagnie. Timos, je vous présente Sao, qui aidera monsieur Grams dans son travail. Sao, Timos est le lingeur du manoir. »

Le jeune homme, qui venait de ranger ses torchons dans une armoire, ne prit pas la peine de tendre la main à Sao et il eût été inconvenant que l'esclave prenne l'initiative d'un tel geste. Comme le lingeur le toisait du regard, Sao baissa les yeux.

« Ne compte pas sur moi pour te traiter autrement qu'en esclave, l'Urié. Monsieur Archenias est trop généreux de t'accorder une place parmi nous.

— Timos ! le rabroua Emeris d'un ton scandalisé.

— Les choix du maître n'ont pas à être discutés, expliqua madame Rouva d'une voix ferme. Je vous prierai de vous montrer correct avec Sao. Je ne tolérerai aucun débordement. »

Le jeune homme haussa les épaules et se détourna de l'esclave, quittant la cuisine aussi vite qu'il y était entré.

« Ne fais pas attention à mon frère, dit Emeris en s'adressant à Sao. Il va finir par s'y faire. »

L'esclave osa lever vers elle des yeux reconnaissants, mais ne répondit pas. Cette forme d'interaction, aussi humiliante fût-elle, lui était beaucoup plus familière que l'accueil chaleureux qu'il avait reçu jusqu'à présent. Il se disait que l'hostilité de Timos lui servirait de garde-fou, une façon de lui rappeler quelle place était la sienne. Il ferait avec.

Profitant du temps qui restait avant le dîner, monsieur Grams entraîna Sao dans le jardin pour lui expliquer ce qui était attendu de lui. Clopinant à travers les allées fleuries, le vieil homme entreprit de vérifier les connaissances de Sao en matière de plantes. À chaque mauvaise réponse, monsieur Grams semblait se décomposer davantage. Sao se demandait ce qu'il faisait ici, acheté pour réaliser un travail pour lequel il ne semblait pas qualifié. Il repensait à sa minuscule chambre, au bain de chaleur et surtout à la possibilité d'apprendre à lire et à conduire. Il lui faudrait des jours, peut-être même des semaines pour être à même de seconder monsieur Grams correctement. Mais, quel que soit l'effort que cela lui demanderait, il le ferait. Il avait beaucoup trop à perdre.

Pourtant, le jardinier – s'il avait d'abord semblé un peu déconfit face aux lacunes de Sao, avait déjà retrouvé le sourire.

« Je comprends bien ce que fait monsieur Archenias. Je vais t'apprendre mon métier, et quand je serai à la retraite il n'aura pas besoin de payer quelqu'un pour me remplacer. Tu seras là. C'est comme ça maintenant.

— Vous travaillez ici depuis longtemps, monsieur ? osa demander Sao, mis en confiance par la gentillesse que semblait lui témoigner le vieil homme.

— Oh, ça va faire deux ans maintenant. À ce qu'il paraît, quand le jeune monsieur Archenias a hérité du manoir de son vieil oncle, il a vendu tous les esclaves et renvoyé les domestiques. Ils ont trouvé ça bizarre dans le coin, mais moi et pis les autres ça nous a fait une

bonne place. Y a que madame Rouva qu'est restée de ce temps-là. Elle était lingère à l'époque.

— Pourquoi revenir aux esclaves, alors ?

— Si je sais ! Peut-être parce que c'est moins cher en fin de compte. Enfin, tout ça, c'est des suppositions, hein. Peut-être qu'il va pas tous nous remplacer, contrairement à ce que semble craindre Timos. »

Sao choisit de ne pas insister, même si la question le préoccupait. Tout ce qu'il pouvait apprendre sur son nouveau maître et le fonctionnement de cette maison était bon à prendre, mais il marchait sur des œufs, et se montrer trop curieux était incompatible avec la déférence qu'il devait aux domestiques. Aussi, bien que le jardinier semblât du genre bavard, Sao ne chercha pas à le faire parler davantage.

Pour le dîner, Sao prit place à côté de monsieur Grams. En face d'eux se trouvaient Emeris et Timos, et madame Rouva présidait en bout de table. La cuisinière avait préparé une sorte de ragoût de rutabagas et de pommes de terre bien épicé. Plutôt habitué aux légumes bouillis et au pain de la veille, l'esclave se demanda s'il avait jamais mangé quoi que ce soit d'aussi savoureux.

Malgré le ton plutôt jovial des domestiques qui discutaient entre eux, Sao resta silencieux. Personne ne lui posa de questions et il put se repaître autant du délicieux repas que de la bonne humeur ambiante. Seuls les regards hostiles que le linge lui lançait de temps en temps venaient troubler un peu sa tranquillité, mais Sao parvint à les ignorer.

Lorsque vint le moment du dîner du maître, Emeris et madame Rouva se chargèrent du service et les hommes retournèrent à leurs occupations moins pressantes.

« Je vais dépoussiérer les livres dans la bibliothèque », annonça Timos en quittant la cuisine.

Comme Sao lançait un regard étonné au jardinier, celui-ci sourit et expliqua :

« On n'est pas très nombreux pour une si grande baraque. Alors chacun en fait un peu plus que son poste habituel. En plus du linge,

Timos s'occupe de tout ce qui concerne la propreté du manoir. Y a qu'un seul maître à servir, alors on s'en sort pas trop mal. »

Comme pour illustrer cela, Monsieur Grams demanda à Sao de s'occuper de l'entretien de la cheminée du petit salon et resta près de lui pour superviser son travail. Étonnamment, il se trouva soulagé d'exécuter enfin un peu de travail manuel. Celui-ci était bien moins éprouvant que ce dont il avait l'habitude, mais il requérait une forme d'attention qui n'avait rien d'abrutissant, contrairement à la plupart des tâches qu'il avait effectuées dans ses autres maisons.

Lorsqu'ils eurent fini, madame Rouva vint les trouver.

« Sao, veuillez me suivre dans le bureau, monsieur Archenias vous y attend. »

Sao acquiesça. Il ne put réprimer une petite bouffée d'angoisse à l'idée de rencontrer formellement son acheteur. Il se sentait comme un imposteur dans cette maison, arrivé là par erreur, bénéficiant de privilèges trop importants, et se trouver face au maître n'avait jamais été une bonne expérience pour lui. Il ne pouvait s'empêcher d'imaginer que monsieur Archenias regrettait déjà son achat. Alors qu'il suivait l'intendante à pas prudents sur le tapis du couloir du premier étage, il imaginait déjà comment le maître lui annoncerait qu'il ne ferait pas l'affaire, lui ordonnerait de préparer son paquetage pour les prochaines enchères. Il secoua la tête. C'était ridicule. Il n'avait pas eu le temps de faire ses preuves. Sans doute que le maître, qu'il en soit satisfait ou non, ferait tout pour rentabiliser son investissement. Il y avait bien des choses qu'il pouvait faire au manoir pour être utile.

Il prit une inspiration pour se donner du courage et chasser ces pensées absurdes de son esprit. Madame Rouva ouvrit la porte du bureau et fit un pas de côté pour le laisser passer. Sao manqua de trébucher en entrant, et son visage s'empourpra d'embarras. Il avança en gardant les yeux rivés sur le sol et s'arrêta au milieu de la pièce. De son regard baissé, il ne percevait que les motifs en arabesques du tapis épais qui recouvrait le parquet, les pieds sculptés du bureau et ceux du maître, assis derrière, enfermés dans les mêmes bottes qu'il

avait aperçues un peu plus tôt. Il entendit la porte se refermer derrière lui et sut, sans avoir à se retourner, qu'il était seul avec monsieur Archenias. Il sentit ses mains devenir moites. Trop souvent, il avait vécu cette situation, trop souvent cela s'était terminé par un châtement corporel, son envoi au chantier ou sa mise en vente.

Il tâcha de se rassurer : il venait à peine d'arriver, il n'avait pas encore pu fâcher qui que ce soit...

« Saomara Otehe, résonna une voix étonnamment jeune et douce, madame Rouva me dit que nous pouvons t'appeler Sao, c'est bien ça ?

— Comme il plaira à monsieur, répondit Sao sans lever les yeux.

— Je vois que nous sommes ta neuvième maison. Et tu es allé cinq fois au chantier public. Peux-tu me dire pour quelles raisons ? »

Sao eut un frisson. La voix douce avait quelque chose de glaçant, calculateur. Il n'était pas habitué à cela. Dans les maisons où il avait servi, les intendants et les maîtres étaient le plus souvent ouvertement agressifs pour les premiers et simplement indifférents pour les seconds. Les maîtres posaient des questions d'une voix lasse, comme pour vérifier les informations que leur avaient rapportées leurs domestiques, et ils administraient les sentences comme on signe un contrat sans prendre la peine de le lire. Cette voix-ci n'était pas lasse : elle exigeait des réponses précises. Sao devait choisir ses mots avec soin et ne surtout pas mentir : Archenias n'aurait eu qu'à vérifier auprès des anciens maîtres de Sao que celui-ci disait vrai ou non.

« Je me suis montré indiscipliné, monsieur. Plusieurs fois.

— Et comment puis-je savoir que tu ne recommenceras pas chez moi ? »

Comme s'il avait été piqué par la question, Sao releva la tête. Il voulait que son nouveau maître puisse lire sur son visage que ses intentions étaient sincères. Il regarda Archenias droit dans les yeux. Il eut un sursaut de surprise : ils étaient vairons. « Démon », songea-t-il avant de balayer cette pensée de son esprit et de détourner le regard. Il prit une petite inspiration et répondit :

« Je me suis montré indiscipliné par le passé auprès d'intendants et de maîtres qui étaient injustes avec mes semblables, monsieur. »

Il y eut une pause durant laquelle Sao n'entendait que les battements affolés de son cœur.

« Qu'est-ce qu'un maître injuste ? » demanda alors Archenias.

Il s'était assis plus confortablement dans son fauteuil, une main sous le menton, regardant Sao avec un petit rictus amusé. Il avait un beau visage, de ces visages encore un peu arrondis, qui sortent tout juste de l'adolescence, comme les modèles que l'on voyait parfois sur les tableaux dans les grandes maisons. La bouche bien dessinée à la moue charmante, la joue lisse, le sourcil fier... Mais son regard asymétrique était froid.

L'esclave baissa de nouveau les yeux. Il savait que quoi qu'il dise, il risquait de contrarier le maître.

« Si je puis me permettre, je crois que monsieur n'a pas besoin de l'avis d'un simple esclave pour savoir ce qui est juste ou non, finit-il par répondre.

— Astucieux, fit Archenias en laissant échapper un petit rire. Mais ce n'était pas la question. »

Sao sentit une sueur froide lui couler le long de l'échine.

« Un maître injuste..., c'est un maître qui s'amuse du malheur de ses inférieurs, répondit-il en bafouillant. Un maître injuste, c'est un maître qui se sert de son pouvoir sur les autres et joue avec eux comme avec des pions, monsieur.

— Mmh, un maître qui pose des questions auxquelles il n'y a pas de bonne réponse ? » demanda Archenias.

Son regard avait légèrement changé, mais Sao ne sut dire comment au juste, ni si c'était une bonne ou une mauvaise chose pour lui.

Il restait debout, immobile et silencieux, incapable de détacher tout à fait son regard de celui de son maître. Sans le fixer directement dans les yeux, son attention était happée par les prunelles vertes et marron. Encore une fois, il pensa « démon », comme un écho de son enfance, et il frissonna. Enfin, monsieur Archenias se leva d'un geste lent, fit le tour de son bureau et s'y appuya avec nonchalance, les bras croisés sur la poitrine. Dans son angoisse de se retrouver face au maître, Sao n'avait

pas même prêté attention à son accoutrement, pourtant assez inhabituel pour la région. Archenias portait une sorte de turban multicolore agrémenté de perles et de médaillons en cuivre. Une chemise à jabot écrue dont les manches s'évasaient aux poignets et un veston en cuir retourné brodé avec finesse épaississaient un peu sa silhouette svelte. Ses jambes, croisées aux chevilles, étaient dissimulées dans un pantalon bouffant en soie moirée qui disparaissait dans ses bottes de cuir bariolées. L'ensemble était élégant et lui donnait une allure princière. Lorsqu'il rompit le silence, sa voix était sévère :

« Approche. »

Sao s'exécuta, avançant de quelques pas, les yeux rivés sur le visage d'Archenias sans pour autant soutenir son regard.

« À genoux. »

Il obéit encore, fléchissant lentement un genou, puis l'autre. Cette position l'obligeait à rompre le contact visuel : lever la tête aurait semblé un affront trop grand, et ses efforts pour garder sa dignité étaient à eux seuls des petits défis. Le maître fit un pas en avant. Sao déglutit. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres de la soie moirée.

Monsieur Archenias se pencha alors, approchant ses lèvres tout près de l'oreille de Sao, et il murmura :

« Je peux te demander ce que je veux, Saomara Otehe. Une seule petite erreur, et je t'offre gratuitement à l'administration provinciale. Je suis sûr que les maîtres d'œuvre du chantier seront ravis de te revoir. »

Puis, s'accroupissant soudain en face de Sao comme l'aurait fait un enfant curieux, il posa un doigt presque tendre sous son menton et demanda avec une drôle de petite moue :

« Est-ce que c'est injuste, Sao ? »

L'intéressé retenait son souffle. Les yeux légèrement écarquillés, il secoua la tête avec vigueur avant de répondre d'une voix à peine audible :

« Non, monsieur.

— Parfait ! » s'exclama alors le maître d'un ton soudain joyeux.

Et, se relevant d'un bond, il alla s'asseoir sur son bureau, attrapa une tasse qui avait dû être déposée là un peu plus tôt par madame Rouva et but une gorgée en fixant Sao d'un regard malicieux.

« Ce sera tout pour ce soir, dit-il d'une voix enjouée. Bonne nuit, Sao ! — Merci, maître », bredouilla Sao en se relevant avant de s'incliner et de sortir d'un pas chancelant.

Lorsqu'il referma la porte du bureau derrière lui, il tremblait de tous ses membres. C'était lui son nouveau maître ? Un homme capable de passer de la menace froide au ton badin en un clignement de paupières ? Comment savoir ce qui pouvait déclencher la colère d'un tel personnage ?

Madame Rouva l'attendait dans le couloir et lui jeta un regard impassible. Elle le conduisit jusqu'à l'escalier et lui expliqua qu'une alarme automatique installée à l'étage des domestiques le réveillerait à temps pour qu'il prenne son petit-déjeuner. Après cela, elle lui enjoignit d'aller se coucher. Il obéit, hochant faiblement la tête avant de gravir les marches qui menaient jusqu'à sa chambre.

Il atteignit le palier d'un pas encore mal assuré, essayant de comprendre ce qu'il venait de se passer. Craignant de rendre son dîner, il entra dans la minuscule salle d'eau. La pièce exiguë lui donna une sensation d'étouffement qu'il ignora du mieux qu'il put. À genoux au-dessus du trou d'évacuation, il ferma les yeux, se concentrant sur la sensation nauséuse qui l'assaillait par vague et lui donnait des sueurs froides. Comme rien ne venait, il alla chercher son savon et sa serviette dans sa chambre et se contenta d'une douche glacée qui parvint à le calmer un peu. Lorsqu'il referma enfin la porte de sa chambre derrière lui, il poussa un soupir de soulagement.

Friedhelm Archenias devait être fou. C'était la seule explication qu'il trouvait à cette étrange entrevue. Sans qu'il eût seulement élevé la voix ni menacé de quelque châtement corporel que ce fût, ce maître lui avait semblé plus terrifiant que tous les autres avant lui. Il se demandait à quel point trois repas par jour, un lit douillet et une

douche pour lui tout seul valaient d'être à la merci d'un tel personnage. Mais l'alternative, c'était le chantier. Et Archenias le savait. Il n'y avait pas d'autre issue que l'obéissance.

L'espace d'un instant, sa petite chambre confortable lui sembla oppressante. Une sorte de veilleuse y était allumée en permanence, et la pièce à peine éclairée par une toute petite lucarne était baignée d'une faible lumière rougeoyante. Seule l'odeur de l'essence de bois qui tapissait le sol et les murs avait quelque chose de rassurant, propre et sain. Sao se glissa dans son lit et ferma les yeux. Aussitôt, des images du regard vert et marron de son maître vinrent l'assaillir. Il avait eu bien du mal à ignorer cette particularité physique d'Archenias lors de son entretien avec lui. Il ne pouvait s'empêcher d'y repenser en cet instant. Il frémit.

Quand il n'était encore qu'un enfant, sa mère lui racontait les légendes de son peuple, le soir en secret. Sur l'exploitation où elle travaillait et où il était né, les Uriés étaient réprimés avec force lorsqu'ils faisaient la moindre référence à leur culture. Alors, elle lui racontait ces contes dans le creux de l'oreille, quand tout le monde dormait. Dans ces histoires, il n'était pas rare qu'une créature malfaisante ou fantastique ait la particularité d'avoir les yeux de deux couleurs différentes. Sao se rappelait notamment la légende du prince au deux visages, un lézard transformé en homme et qui séduisait la fille d'un roi, l'épousait, et finissait par la dévorer avant d'être reconnu pour le monstre qu'il était. Les fins variaient, parfois le lézard était lynché par les domestiques après que la princesse eut enfanté des milliers de petits reptiles, d'autres fois il épousait le page qui l'avait reconnu avant de le dévorer à son tour, mais le plus souvent il finissait par s'enfuir dans les montagnes et terrorisait les voyageurs avec son regard asymétrique et sa langue fourchue.

Sao frissonna à nouveau. Ces yeux-là n'étaient jamais un bon présage. Avant l'arrivée des Fréaniens, les enfants uriés aux yeux vairons étaient élevés en paria, destinés à devenir sorciers. Ils prédisaient le futur et parlaient avec les morts et les animaux. La communauté avait besoin d'eux, mais il valait mieux les garder à distance.

L'esclave avait réussi à faire abstraction du regard de monsieur Archenias, mais il y avait quelque chose chez cet homme qui évoquait la duplicité, la fausseté et la tromperie. Son beau visage de jeune homme et ses habits raffinés contrastaient avec son sourire glacé et son ton calculateur, tout comme la légèreté de ses derniers mots contrastait avec les menaces proférées au creux de l'oreille de Sao.

Il avait beau se dire que ce n'était pas possible, Sao avait du mal à s'ôter de la tête qu'il y avait quelque chose de surnaturel chez Archenias. Peut-être était-il plus simple de mettre son caractère imprévisible sur le compte d'une origine démoniaque ou d'un maléfice. Contre cela, il existait des charmes et des potions. Contre la folie d'un homme libre, que pouvait bien faire un esclave ?

Le simple fait que Sao se soit retrouvé là, dans cette maison confortable, à occuper un poste pour lequel il n'avait pour l'instant que très peu de prédispositions, était déjà une fantaisie en soi. Si on ajoutait à cela l'idée de lui apprendre à conduire et à lire alors qu'il était là pour travailler au jardin, plus rien n'avait de sens. Il ne comprenait pas ce qu'Archenias avait bien pu voir en lui. Peut-être n'avait-il même pas réfléchi avant de lever la main pour surenchérir. Pour Sao, seule l'excentricité d'un maître impulsif pouvait conduire à une telle situation. Ou alors Archenias avait vu en cet esclave rendu vulnérable par de nombreux rachats l'opportunité d'asseoir tout à fait son pouvoir. Il aimait jouer sans doute, si Sao en jugeait par ses réactions lorsqu'il lui avait répondu. En plus d'être un serviteur utile, l'esclave était pour lui une distraction.

La perspective d'obéir au doigt et à l'œil de ce maître capable de lui demander n'importe quoi révoltait Sao. Mais il se rappelait sa promesse, il savait ce qui était en jeu. Il ne pouvait pas se permettre de finir au chantier. Pas après en être revenu tant de fois.

Sa volonté ainsi raffermie, il chassa Archenias, le prince-lézard et tout le reste de son esprit. Prenant une profonde inspiration, il laissa la fatigue de cette journée mouvementée prendre le dessus sur son corps et, bientôt, le sommeil l'envahit.

*Ortweitstark, capitale de la Province Mère
An 732 de l'ère Fréane*

Madame l'Administratrice en cheffe de la Province 23,

Je me permets de vous faire part de mon inquiétude quant à l'application du décret pour l'assimilation culturelle (n° D524-13) qui fait partie du processus habituel de colonisation. Il me paraît délicat en l'état actuel des choses de mettre en œuvre une telle mesure à l'échelle où nous l'espérons et avec les méthodes que nous avons évoquées lors de notre dernière assemblée.

La Province 23 étant la dernière intégrée à l'empire de Fréane, il me semble difficile d'espérer en effacer toute trace de barbarie dans les délais proposés par votre administration. Comme pour les vingt-deux provinces avant lui, ce territoire doit être intégré avec douceur au reste de l'empire. Le temps a toujours été notre meilleur allié en ce qui concerne nos politiques d'intégration. Nos prédécesseurs ont démontré à quel point la robustesse et la constance de notre système d'administration ont permis l'extension sûre et durable de l'empire, pérennisant les conquêtes passées de nos glorieux empereurs et impératrices. Je l'ai évoqué en séance, punir systématiquement tout emploi de son ancien nom et toute pratique culturelle indigène me paraît une tâche laborieuse, vaine, et surtout extrêmement coûteuse. Les natifs de la Province 23 font preuve d'un caractère rétif et pugnace, une opposition trop ferme risquerait d'être contre-productive.

L'ancienne nation de Kalta – je me risque à inscrire ici ce nom pros- crit – se fondra dans Fréane pour devenir la Province 23 par l'emploi systématique par nos institutions de sa nouvelle appellation et, surtout, par la force de notre patience. C'est ainsi que nous avons toujours procédé, avec le succès que nous connaissons. N'oubliez pas que le Grand Esprit a désigné notre empire pour qu'il soit la mère de tous les peuples, et la vertu principale d'une mère n'est-elle pas de se montrer patiente avec ses enfants ?

*Mes plus sincères et respectueuses salutations,
Markus Listig-Feigel
Secrétaire au Conseil des peuples*

LEÇONS

Lorsque l'alarme retentit, la lucarne de la chambre de Sao ne laissait encore entrevoir aucune lueur. La lumière rouge dans la pièce lui parut étrange alors qu'il ouvrait les yeux et tentait de se rappeler où il était. L'enchère, madame Rouva, la petite chambre, Archenias... Les éléments s'accordèrent à nouveau dans son esprit et il sauta de son lit. Il enfila les vêtements qu'il avait laissés la veille sur la petite table, et refit son lit avec soin. Rien ne devait lui être reproché.

Il passa en vitesse dans la salle d'aisance pour vider sa vessie, revint à son lavabo pour se laver les mains et le visage, puis descendit les escaliers de service le plus discrètement possible. Lorsqu'il poussa la porte de la cuisine, il ne fut pas surpris de trouver Emeris qui fredonnait en préparant le petit-déjeuner du maître, tandis que madame Rouva, tirée à quatre épingles, disposait le couvert pour le repas des domestiques.

Elle sembla presque étonnée de le voir, mais ne fit pas de commentaire.

« Bonjour mesdames, dit-il de sa voix la plus humble et polie.

— Bonjour Sao ! répondit Emeris avec un grand sourire. Alors, cette première nuit ? »

Un peu désarçonné par cette question simple et qui semblait sincère, Sao bredouilla une réponse maladroite. Emeris ne sembla pas remarquer sa gêne, ou bien choisit de l'ignorer, et entreprit d'expliquer en détail tout ce qu'elle avait prévu de cuisiner pour la journée. Ses tresses avaient été rassemblées en un chignon qui rebondissait à chaque mouvement enthousiaste et ses joues brunes étaient légèrement rosies par les vapeurs de cuisson.

Sao, qui n'avait pas eu l'occasion d'interagir avec des femmes depuis longtemps – ses dernières places l'ayant tenu plutôt éloigné de la gent féminine – éprouvait un plaisir certain à l'écouter et à la regarder. Bien sûr, il avait toujours su apprécier la beauté de ses cama-

rades masculins, allant même jusqu'à partager un moment de plaisir lorsqu'il en avait l'occasion, mais trop souvent l'autre sexe lui avait été présenté comme un interdit. Pouvoir simplement se trouver dans la même pièce qu'une femme sans qu'on le suspecte d'intentions malhonnêtes était un privilège inattendu et cela lui donnait une raison supplémentaire de garder précieusement cette nouvelle place.

Timos et monsieur Grams entrèrent dans la cuisine quelques instants plus tard, et chacun s'assit comme la veille autour de la table. La cuisinière amena une grande marmite encore un peu fumante et un plateau sur lequel plusieurs petits pots contenant des confitures et du miel étaient disposés avec soin. Elle tira de la marmite de généreuses louches de gruau de sarrasin et en remplit des bols avant de les faire passer à l'intendante. Madame Rouva distribua à chacun sa ration et s'assit à la table avec tout le monde. Choqué d'être ainsi servi par des personnes d'un rang plus élevé que le sien, Sao resta muet et plongea son regard dans le fond de son bol. Personne ne sembla trouver quelque chose à redire à cela et, bientôt, le jardinier et Emeris se retrouvèrent à converser gaiement tandis que les autres mangeaient leur bouillie de sarrasin en silence.

« Sao, dit soudain la cuisinière en lui tendant un petit pot en grès, tu devrais rajouter de la gelée d'if, elle date de l'automne dernier. Tu verras, c'est délicieux. »

L'esclave la regarda, interdit. Il ne savait pas ce qui était le plus inconfortable pour lui dans cette situation : qu'une domestique s'adresse à lui avec autant de simplicité ou bien qu'elle vienne de lui proposer de manger un fruit toxique.

Comme il ne répondait pas, Emeris lâcha un petit rire et ajouta :

« Je ne cherche pas à t'empoisonner, voyons ! La chair est inoffensive, c'est du noyau qu'il faut se méfier. Goûte donc. »

Comme pour lui prouver sa bonne foi, elle prit un peu de gelée qu'elle mangea à même la cuiller. Sao se servit à son tour et mélangea la pâte rouge et translucide à son sarrasin. C'était sucré, légè-

ment acide, mais très bon. Il en fit part à la cuisinière qui eut un sourire triomphant.

« Arrête un peu ton manège avec ma sœur, l'Urié, gronda Timos.

— Et toi arrête un peu tes âneries, répondit Emeris en lui donnant une tape sur le bras. Je sais très bien à quoi tu joues. »

Le garçon ne répondit pas et regarda son grauu, l'air sombre. Le reste du repas se termina en silence.

Sa première matinée de travail, Sao la passa en compagnie de monsieur Grams. L'hiver qui se terminait laissait déjà entrevoir les premiers bourgeons sur les arbres fruitiers et le vieux jardinier expliqua à l'esclave comment tailler les branches mortes. Sao l'écouta avec attention, et ils attendirent que le soleil se lève en préparant les outils nécessaires à cette tâche. Il suivit ensuite les instructions de son mentor à la lettre : tailler au plus près du tronc ou de la branche, ne pas faire de cassure mais couper proprement, et puis enduire les plaies d'une sorte de résine d'épineux qui sentait très fort le bois fumé et que monsieur Grams appelait sa « petite pommade » sans révéler encore à son apprenti de quoi elle était constituée exactement. Cette mixture noire et poisseuse avait la particularité de couler si on en appliquait trop sur l'arbre et, bientôt, la chemise neuve de Sao s'en retrouva toute tachetée.

La matinée s'écoula à toute vitesse et, à onze heures et quart, Emeris les appela pour le déjeuner. Ils se décrottèrent dans l'abri de jardin où monsieur Grams entreposait ses outils et qui était équipé d'un petit lavabo et de brosses en poils durs fixées au sol pour y frotter ses souliers.

Lorsqu'ils entrèrent dans la cuisine, madame Rouva les observa en silence, les lèvres pincées.

« Comment trouvez-vous notre nouvelle recrue ? demanda-t-elle au jardinier.

— Très appliquée, je dois dire. Il apprendra vite, pas vrai, mon garçon ?

— Merci monsieur Grams, répondit humblement Sao.

— Bien, c'est bien », dit la vieille avec un très léger sourire.

Timos entra alors dans la cuisine, ses longues tresses nouées en une seule qui lui tombait dans le milieu du dos, et il portait un tablier noir par-dessus une chemise blanche impeccable. Malgré son visage qui se fermait dès que ses yeux tombaient sur Sao, celui-ci ne put s'empêcher de remarquer que Timos était, tout comme sa sœur, d'une beauté remarquable.

« Eh bien, il est dans un état, l'Urié. Compte pas sur moi pour m'occuper de ton linge ! s'exclama Timos avec une mine dégoûtée.

— Mais bien sûr, soupira sa sœur en le faisant asseoir. Et après il ne les lavera pas comme il faut, et quoi ? Tu te plaindras qu'il sent mauvais ? »

Il y eut un silence gêné et Timos se contenta de lever les yeux au ciel. Sao avait du mal à croire qu'Emeris et lui étaient nés le même jour : elle paraissait tellement plus mature que ce gamin boudeur !

« Il nous faudra vous fournir des vêtements supplémentaires, dit alors madame Rouva d'une voix songeuse. Vous ne possédez que ce qui vous a été fourni après l'enchère, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Je dois avoir quelques chemises qui ne me vont plus, du temps que j'étais jeune homme, dit monsieur Grams avec bonne humeur. Elles sont pas de dernière mode, mais enfin...

— Merci monsieur, répondit Sao en inclinant la tête.

— Je croyais que les Uriés se vêtaient de pagnes, lança Timos d'un air moqueur. Avec une peau de mouton pour l'hiver, à la rigueur. »

Sao serra la mâchoire, mais ne répondit pas. Répondre aurait été une erreur. Il lui faudrait faire preuve de sang-froid avec le linge, celui-ci semblait bien décidé à lui causer des problèmes.

« Timos, le rabroua l'intendante, si vous n'arrêtez pas ce petit manège, je serai obligée d'en référer à monsieur Archenias. Je vous rappelle qu'il vous a été demandé que Sao soit traité avec respect. Malgré son statut différent, il fait partie des nôtres désormais. »

Cette déclaration fut suivie d'un long silence. Sao avait du mal à croire que l'étrange monsieur Archenias avait pu demander quoi que ce soit en sa faveur. Peut-être qu'il voulait se réserver le privilège de mal-

mener l'unique esclave de la maison. Ça n'aurait rien eu de surprenant ; il avait été très clair avec lui la veille, il pouvait exiger de lui absolument tout, et Sao risquait trop gros pour se rebiffer. Il eut un frisson.

Les domestiques et l'esclave finirent leur repas avant de retourner chacun à ses corvées du jour. Le jardinier avait encore beaucoup de travail dans le verger et Sao passa une bonne partie de l'après-midi à tailler des arbres. Cela fait, monsieur Grams aida Sao à réduire les branches mortes en petit bois qu'ils rangèrent avec application sous un appentis. Ils se dirigèrent ensuite dans l'abri où était entreposé le motoculteur à charbon.

Sao avait déjà observé ce genre de machines sur les plantations, mais celle-ci semblait d'une taille légèrement réduite, conçue pour les terrains de moindre envergure.

« Là, dit monsieur Grams en ouvrant une trappe sur le côté du véhicule, c'est pour le charbon. Grimpe donc, tu vas conduire un peu. »

Devant l'air paniqué de Sao, le jardinier eut un sourire rassurant et insista pour qu'il s'installe au volant. D'un geste vague, il indiqua une manette qu'il fallait tirer à soi pour mettre en route le brûleur. Suivant les instructions du vieil homme, Sao l'actionna et le moteur se mit à crachoter une fumée noire avant de ronfler bruyamment.

« C'est normal, le rassura monsieur Grams. Maintenant regarde : la pédale de droite c'est pour avancer, celle de gauche pour reculer. Essaie donc de faire marche arrière pour sortir. »

Sao appuya de tout son poids sur la pédale de gauche et le motoculteur recula brusquement. Il relâcha tout, ce qui eut pour effet de couper le moteur d'un seul coup. Sao regarda monsieur Grams d'un air paniqué, terrifié d'avoir commis là une faute qui lui vaudrait le bâton, ou pire. Mais le jardinier se contenta de secouer la tête avec un sourire indulgent. Il expliqua comment doser la pression sur les pédales pour manœuvrer en douceur et Sao appliqua sagement ses conseils. Avec prudence, il parvint à faire sortir l'engin de sa remise sans heurter l'encadrement de la porte. Guidé par le jardinier, il fit pivoter le motoculteur pour l'engager dans la direction de la parcelle en friche que monsieur Grams voulait labourer afin d'agrandir le potager.

« Pas mal, tu te débrouilles bien, gamin ! Bon, alors si tu as compris ça, faut maintenant activer les lames. Je te montre. »

Le vieux désigna plusieurs manettes qui permettaient de régler la hauteur des lames et leur rotation. Sao engagea le véhicule sur la parcelle et il appliqua ce que monsieur Grams venait de lui expliquer. Il traversa le terrain une première fois et se rendit compte en faisant demi-tour que les lames du motoculteur avaient à peine effleuré le sol. Après plusieurs essais, il parvint à trouver le bon réglage et put terminer le travail à peu près correctement.

« Bon, c'est bien, dit le jardinier quand Sao eut fini de labourer la parcelle. On va pouvoir faire quelque chose de toi.

— Merci, monsieur », répondit Sao.

Les compliments du jardinier le rendaient fier autant qu'ils l'irritaient. Ces deux sentiments contradictoires le prenaient totalement par surprise ; il n'avait jamais été félicité pour son travail, il était naturel qu'il tire un certain plaisir des mots du vieil homme et pourtant, à travers eux, il se sentait jugé dans toute son ignorance. Il n'avait jamais eu l'occasion d'effectuer des travaux qui nécessitaient un peu de connaissance ou de sens de l'initiative. Il était attendu de lui qu'il ait seulement la force d'un animal de trait et la persévérance d'une machine : porter des charges lourdes, effectuer des tâches répétitives, voilà ce à quoi il était destiné.

En le félicitant comme on donnerait un bon point à un élève studieux, monsieur Grams infantilisait Sao et le remettait sans le vouloir face à l'étendue de tout ce qu'il ignorait. C'était injuste. S'il ne savait ni lire, ni conduire, ni reconnaître les plantes de la région, c'était la faute des colons fréaniens. La faute des maîtres et des intendants, qui se servaient des Uriés comme lui pour leur corps, en méprisant leur esprit. Qui construisaient leurs villas, leurs routes et leurs ponts au prix de la sueur et du sang de son peuple. Qui refusaient aux esclaves le droit de parler leur langue d'origine ou de chanter des chansons. Qui, faute d'avoir pu prouver que les Uriés étaient des animaux imbéciles, les façonnaient peu à peu à cette image.

Mais Sao ne devait pas se laisser emporter par la colère. Le vieux jardinier semblait sincèrement content de lui enseigner ce qu'il savait et ses mots n'étaient teintés d'aucune condescendance. Il n'était pas comme tous ces intendants sournois qui déguisaient leur mépris sous des paroles mielleuses et dégoulinantes d'ironie. Comme l'avait dit madame Rouva : Sao faisait partie des domestiques, tout simplement. Et tous à part Timos semblaient enclins à le traiter sinon comme leur égal, au moins comme un être humain.

Lorsque monsieur Grams et Sao regagnèrent le manoir pour le dîner, l'esclave s'était un peu apaisé. La bienveillance du vieil homme et la satisfaction d'avoir accompli un travail qui nécessitait plus que de la simple force brute étaient deux choses tout à fait nouvelles pour lui. Il était né esclave. Toute sa vie, on lui avait parlé comme à un chien. Toute sa vie, il avait servi quelqu'un, réalisant parfois des travaux absurdes, pour des maîtres qui désiraient simplement faire preuve de leur domination sur lui. Pourtant, jamais Sao n'avait trouvé cela normal ou naturel. Il connaissait de nombreux esclaves incapables de questionner cet ordre établi et cela, plus que tout, le rendait malade. Toute son enfance, sa mère lui avait murmuré à l'oreille des histoires de liberté, de cavalcades dans les prairies d'Uria, de chansons de sorciers, et de combats contre un ennemi aux machines de métal et de fumée. Cet ennemi devant lequel il devait ployer le genou jour après jour n'était pas un maître de droit divin. Ce n'était même plus le guerrier qui avait conquis les vastes plaines. C'était un gratte-papier au ventre mou qui se protégeait derrière une montagne d'or et dont le sang était trop faible pour qu'il combatte d'égal à égal. Un lâche qui envoyait ses intendants crier des menaces et fouetter la peau.

Toute sa vie, Sao n'avait eu que du mépris pour celui qu'il devait appeler maître et du dégoût pour les employés qui exécutaient la sale besogne à sa place. Toute sa vie, il avait été contrôlé par la peur.

Aujourd'hui, et pour la première fois, ce sentiment lui semblait lointain. Pour la première fois, on ne l'avait pas menacé du fouet

pour le faire obéir. On l'avait laissé apprendre, se tromper. Si l'on exceptait Timos et son mauvais caractère, les employés libres du maître ne semblaient pas hostiles à sa présence parmi eux. Même madame Rouva, sous ses airs sévères, lui paraissait bien intentionnée à son égard.

Il devait cependant rester sur ses gardes. Monsieur Archenias, même s'il ne semblait pas fait du même bois que les autres maîtres que Sao avait connus, n'en restait pas moins une menace. Quant aux domestiques, rien ne prouvait qu'ils ne changeraient pas leur comportement envers lui. Surtout si le maître leur en donnait l'ordre. Il en avait le pouvoir. La peur, bien qu'elle lui ait rendu la vie éprouvante, la lui avait également sauvée plus d'une fois.

Le dîner se déroula dans une relative bonne humeur. Timos ne fit pas de remarque désagréable, et madame Rouva demanda à Sao un compte-rendu de sa première journée. Peu habitué à avoir ainsi la parole, celui-ci raconta très brièvement ce que monsieur Grams lui avait appris, le travail accompli dans le potager et le verger, et l'intendante parut satisfaite.

«Après le repas, Timos se joindra à vous ici pour votre première leçon de lecture», expliqua la vieille d'un ton qui ne souffrait aucune protestation.

Les deux intéressés hochèrent la tête en silence. Le linge était de toute évidence au courant de cet arrangement et, s'il n'en paraissait pas enchanté, il ne le fit pas remarquer. La perspective de se retrouver avec Timos ne plaisait pas beaucoup plus à Sao, mais il n'avait pas le choix. Et puis, madame Rouva serait là pour l'empêcher de provoquer l'esclave, ce qui faciliterait grandement les choses. Face à l'opportunité de pouvoir apprendre à lire, il pouvait bien supporter la présence du jeune homme quelques heures de plus.

Lorsque le moment de la leçon arriva, Sao s'installa à la table de la cuisine, les mains croisées devant lui, attendant son instructrice. Timos le rejoignit quelques instants plus tard, les bras chargés de livres, de cahiers et de bâtons de fusain. L'esclave craignit d'abord

que le linge ne se moque de lui pour être venu à la leçon les mains vides alors que lui-même semblait s'y être bien préparé. Mais, alors que le jeune homme posait avec soin son matériel devant lui, Sao comprit son erreur. Timos savait parfaitement lire. C'était lui qui allait enseigner les rudiments de la lecture à l'esclave.

Sao rougit de sa bêtise. Le linge le regarda d'un air contrarié, debout derrière la table face à son élève.

« Je ne sais pas qui de madame Rouva ou de maître Archenias a eu cette idée, lança-t-il soudain, mais je ne suis pas ici de gaité de cœur. »

Ne sachant quoi répondre, Sao se contenta de le regarder d'un air paisible, soucieux que cette leçon se passe pour le mieux. Il était très enthousiaste à l'idée de pouvoir apprendre à lire ; cela représentait un pas de plus vers la dignité, et ce n'était pas Timos qui allait le priver de cette chance.

« Je tiens cependant à te prévenir, l'esclave, je suis un instructeur consciencieux. Tu n'es pas le premier à qui j'enseigne. Je compte prendre ces leçons très au sérieux, et pas par crainte des réprimandes. J'attends le même sérieux de ta part.

— Je suis conscient du privilège que c'est pour moi de recevoir ces leçons. Je tâcherai d'être à la hauteur de votre instruction, monsieur, répondit Sao en toute humilité.

— Bon, en revanche je ne suis pas sûr de pouvoir faire des miracles. »

Timos semblait embarrassé de voir Sao lui répondre aussi solennellement. Ses joues avaient pris une teinte légèrement rougie et il détourna les yeux.

« Bien, commençons par les bases. Est-ce que tu sais reconnaître des signes ? Ton nom peut-être ?

— Je sais les chiffres, monsieur. »

Timos parut se satisfaire de cette réponse et du ton respectueux de Sao. Il déploya une grande feuille sur laquelle étaient tracés des symboles et expliqua à Sao qu'il s'agissait d'un alphabet.

« Tu as déjà entendu ce mot ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Oui, monsieur. »

Il plaça la feuille devant Sao, posa un long doigt fin sur le premier symbole et énonça son nom et sa prononciation. Il reprit ensuite plus lentement pour que Sao puisse répéter après lui. Inquiet de devoir retenir tout cela, l'esclave laissa échapper un soupir discret qui lui valut un regard noir de Timos. Pourtant, le linge ne fit pas de commentaire.

« Tu pourras prendre l'alphabet avec toi dans ta chambre », indiqua-t-il en repliant la feuille et la plaçant près de Sao.

Timos ouvrit ensuite un gros livre d'images. Sur les pages, des objets et des animaux étaient dessinés et Sao ne comprenait pas très bien comment cela l'aiderait à lire. Mais en y regardant plus près, il remarqua que les symboles de l'alphabet étaient tracés dans les images. D'une voix posée, Timos lui expliqua que les sons associés aux symboles se retrouvaient dans le nom des objets dessinés. Lorsque Sao essaya de nommer les dessins, il réalisa que les mots qu'il employait pour désigner certains animaux ou objets étaient différents de ceux employés par la personne qui avait écrit ce livre. Et par la plupart des citoyens libres, à n'en pas douter. Si Timos le railla d'abord pour son manque de vocabulaire, il sembla prendre pitié de lui lorsque l'esclave proposa pour la troisième fois le mot « poule » pour désigner ce qui était de toute évidence une autre volaille.

« Je vois que tu essaies vraiment, constata le linge avec une étonnante douceur, mais tu n'as jamais entendu le nom de cet animal ? »

Sao secoua la tête, un peu honteux, et Timos soupira.

« Bon, ce livre n'est pas adapté pour toi, décréta-t-il en le refermant avec fermeté. Bien, on va faire autrement. »

Il attrapa une feuille et un crayon et contourna la table pour venir s'asseoir près de Sao.

« On va commencer par cinq symboles seulement : il faudra que tu les retiennes. »

Timos traça les symboles d'une main sûre, de sorte qu'ils étaient écrits en très gros sur la page. Juste au-dessus du premier signe, il commença à dessiner une grosse araignée.

« Ce mot-là, tu le connais, n'est-ce pas ? »

— Oui, monsieur, souffla Sao.

— Je veux que tu portes ton attention sur le son que tu entends au début du mot, d'accord ? Il correspond au symbole en dessous, tu essaies ? »

Sao était surpris par la patience de Timos. Il s'attendait à ce que celui-ci se montre dur avec lui, ne lui pardonnant pas son ignorance. Mais, à mesure que la leçon avançait, le linger semblait oublier peu à peu son inimitié. C'était comme si son rôle d'instructeur lui conférait une personnalité différente, douce et attentive, là où il avait été jusqu'alors hautain et méprisant. Sous ce nouveau jour, il ressemblait beaucoup plus à sa sœur. Sao se demandait ce que pouvait bien signifier ce dédoublement de son humeur : pourquoi Timos se montrait-il si hargneux contre lui en public ? Il n'était pas surpris qu'il ne s'agisse que d'une façade, le jeune homme se dégonflait trop vite lorsque madame Rouva ou Emeris lui faisaient remarquer qu'il dépassait les bornes, mais cela n'expliquait pas sa façon d'agir.

« Eh bien ? Veux-tu me répondre ? vint alors la voix de Timos, le tirant de sa rêverie.

— M... mes excuses, répondit Sao. Je n'ai pas entendu la question, monsieur. »

Le linger soupira et répéta la question. Sao essaya de rester concentré sur la leçon.

Cette journée fut suivie de nombreuses autres, identiques. Sao passait l'essentiel de son temps avec monsieur Grams qui lui apprenait tout ce qu'il pouvait sur le jardinage et l'entretien du domaine. Parfois, il y avait des machines à réparer dans le manoir, notamment dans les salles de sport du maître, et ils s'occupaient de cela aussi. Les leçons de lecture – et d'écriture, car Timos avait insisté que l'un n'allait pas sans l'autre – se poursuivaient de façon hebdomadaire. Le jeune linger était sévère, mais se montrait juste avec son élève. En revanche, en dehors des leçons, il reprenait systématiquement son attitude froide et méprisante à l'égard de Sao ce qui, les premiers temps, avait tendance à le déstabiliser. Mais depuis qu'il enseignait à l'esclave, Timos avait cessé de l'insulter ouvertement et Sao était

soulagé de ne plus être la cible de ses quolibets. Chaque jour qu'il passait sans recevoir d'injures était une petite victoire pour Sao. Il se surprenait à marcher le dos un peu moins courbé et à oser regarder les domestiques dans les yeux. Parfois, il oubliait même de dire « monsieur » ou « madame » lorsqu'il répondait. Et comme on ne le corrigeait pas – au moins en ce qui concernait le jardinier et la cuisinière – il devait redoubler d'efforts pour se souvenir qu'il devait traiter les domestiques avec déférence. Cette situation, qui lui avait d'abord paru extraordinaire, devenait peu à peu banale, comme s'il n'avait jamais connu autre chose que cette vie paisible au milieu de ce personnel accueillant. Lui qui avait toujours eu des difficultés à garder son sang-froid quand il subissait un affront direct, parvenait à ignorer sans mal les piques de Timos. Il fallait croire qu'il était plus facile d'encaisser quelques insultes quand on mangeait à sa faim et qu'on ne vivait pas dans la crasse d'un dortoir collectif surpeuplé. Timos pouvait dire ce qu'il voulait, Sao ne courrait pas le risque du chantier pour quelques noms d'oiseau sans importance.

Quelques mois après son arrivée, Sao s'étonnait de constater que sa situation, en plus de s'être incroyablement améliorée depuis sa dernière place, demeurait d'une stabilité inhabituelle. Rien ne semblait vouloir perturber la routine des employés du manoir, pas même leur maître dont les absences répétées représentaient un soulagement pour l'esclave. Il ne l'avait pas revu depuis leur entretien dans son bureau, ou alors de très loin, lorsque le maître traversait un couloir au moment où Sao se dirigeait vers l'escalier de service. Il passait beaucoup de temps seul dans son bureau et en sortait seulement pour s'entraîner dans l'une de ses salles de sport ou prendre ses repas. Parfois, madame Rouva le conduisait à la gare et il disparaissait pendant plusieurs jours avant qu'elle ne retourne le chercher. Aucun des membres du personnel ne paraissait curieux de ce qui le retenait ainsi, et Sao supposait que cela devait avoir un rapport avec la gestion de sa fortune. Les maîtres avaient toujours des affaires compliquées à régler, celui-là n'était sans doute pas différent.

« Le maître part encore en vadrouille », commenta un jour monsieur Grams avec un petit rire bienveillant.

Il venait d'entrer dans la cuisine où Emeris préparait une collation pour le trajet de monsieur Archenias, comme elle en avait l'habitude lorsque celui-ci s'absentait. La veille, madame Rouva leur avait annoncé lors du dîner qu'elle accompagnerait le maître à la gare le lendemain. Depuis le temps, Sao savait ce que cela signifiait : les domestiques profiteraient de l'occasion pour privilégier les tâches qui ne pouvaient habituellement être effectuées en présence du maître. Pour monsieur Grams et lui, cela représentait surtout de petits travaux d'intérieur dans les appartements d'Archenias : en temps normal, les réaliser aurait été incommodant.

Madame Rouva commença à servir le petit-déjeuner. Il était encore très tôt et le soleil commençait à peine à teinter le ciel noir d'une faible lueur orangée. Tous les domestiques à l'exception d'Emeris étaient réunis autour de la table de la cuisine. Madame Rouva s'assit et fut bien vite rejointe par la cuisinière qui avait terminé de préparer le repas du maître.

« On en profitera pour jeter un coup d'œil aux vieilles portes de placard de son bureau, poursuivit monsieur Grams alors que chacun mangeait en silence. Vous me disiez bien qu'elles sortaient parfois de leurs gonds ? ajouta le jardinier à l'adresse de madame Rouva.

— C'est une bonne idée, approuva celle-ci, mais il faudra vous passer de Sao pour la journée. Il m'accompagnera à la gare. »

Sa réponse fut suivie d'un silence incrédule. Sao n'osait pas remettre en question cette décision, ni pour la contester ni pour tenter de la comprendre. Monsieur Grams acquiesça lentement, de toute évidence assez sceptique. En fin de compte, ce fut Timos qui prit la parole.

« Je sais que ce ne sont pas mes affaires, mais qu'est-ce que monsieur Archenias va bien faire d'un simple esclave jusqu'à la gare ?

— En effet, ce ne sont pas vos affaires, rétorqua sèchement la vieille. Mais il n'y a rien de secret ni de mystérieux dans cette décision, et je ne souffrirai pas que le personnel de cette maison s'amuse

à émettre des hypothèses farfelues quant aux agissements de son maître. Surtout lorsque l'affaire est si simple. »

Timos eut le bon goût d'avoir l'air contrit, sans pour autant se départir tout à fait de sa curiosité.

« Il est temps que je m'occupe des leçons de conduite de Sao. Et ce n'est pas en passant sa journée la tête dans le potager qu'il progressera de ce côté-là. J'ai demandé à l'emmener avec moi pour qu'il puisse s'entraîner. Quant à monsieur Archenias, il a besoin d'aide pour ses bagages. »

Le silence gêné qui suivit cette explication fut rompu par un éclat de rire.

« Oh, veuillez m'excuser, madame Rouva ! s'exclama finalement Emeris en reprenant son souffle. Mais enfin... sommes-nous bêtes !

— Allons, passons, répondit l'intendante avec un sourire en coin. Que cela vous apprenne à remettre en cause les ordres du maître.

— Nous ne les avons pas remis en cause ! protesta Timos. C'est juste que, jusqu'à présent, monsieur Archenias se débrouillait bien tout seul...

— Bah, il en a sans doute assez de porter sa valise alors qu'il a un gars robuste qui peut le faire pour lui, expliqua monsieur Grams d'un ton pragmatique.

— N'en jetez plus, le sujet est clos », répliqua madame Rouva.

Chacun retourna à son bol.

À la fin du repas, l'intendante envoya Sao se préparer pour qu'il soit plus présentable pour son excursion en ville. Il revêtit la plus belle chemise que le vieux jardinier lui avait donnée, et tâcha de mettre de l'ordre dans ses cheveux qui commençaient à être un peu longs. Si à son arrivée il les avait eus très courts, ils tombaient à présent sur son front et cachaient presque intégralement sa nuque et ses oreilles. Personne ne lui avait fait remarquer, et il espérait en secret pouvoir les laisser pousser le plus possible. Pour l'instant, ils étaient trop longs pour être coiffés de manière élégante, et trop courts pour être attachés. Cela donnait à son visage ciselé une certaine douceur.

Là où les cheveux ras venaient accentuer ses sourcils épais et ses pommettes fières, on voyait désormais surtout l'amande de ses yeux noirs et la courbe pulpeuse de sa bouche.

Lorsqu'il jugea qu'il n'y avait rien qu'il puisse faire de plus pour son apparence, et suivant les instructions de madame Rouva, l'esclave descendit jusqu'à la porte de la chambre du maître et récupéra les malles qu'on avait déposées devant celle-ci. Il alla ensuite les installer dans le coffre de l'automobile. Cela fait, debout prêt de la portière du véhicule, il attendit.

Depuis plusieurs lunes, cette vieille femme voyait passer tous les jours un beau lézard vert et brun sous la porte de sa ger. Tous les jours, le lézard entraît et se lovait prêt du poêle. La vieille était bien seule et elle apprit à l'aimer. Elle lui donnait du mouton, les bouts les plus secs d'abord, et à mesure que son cœur se gonflait d'amour, les beaux morceaux gras, qu'elle réservait pour son fils quand il revenait du village.

Bientôt, le mouton gras n'était plus que pour le lézard, puisque son fils ne revenait plus jamais. Et le lézard grossissait, et il ne passait plus sous la porte de la ger. Il restait lové près du poêle, à se gaver du mouton, à boire la bière de lait, à écouter les chants dont le berçait la vieille.

Mais un jour que la pauvre femme revenait de la prairie où elle avait trait sa jument pour faire de la bière, elle ne trouva pas le lézard près du poêle. À sa place, sous la voûte de feutre, était étendu un beau jeune homme nu. Il ouvrit les yeux, et elle vit que l'un était brun, l'autre vert.

Comprenant qu'il s'agissait là de son lézard bien aimé, elle s'empressa de le recouvrir d'un manteau de laine chaude, et de lui donner le lait. Le jeune homme n'en voulut pas, et il attendit toute la journée que la bière soit prête. La vieille lui servit le mouton gras, et quand vint la nuit elle le laissa s'étendre près d'elle.

Le lézard devenu homme s'accoupla avec la vieille femme, mais il comprit que sa chair trop molle ne pourrait plus porter de petits. Il quitta la ger au petit matin et prit le chemin qui longeait le ruisseau en direction du château du roi...

Extrait de La légende du prince aux deux visages